

Avant-propos

Le travail d'un professeur de PHILOSOPHIE ou de CULTURE GÉNÉRALE ne peut faire l'économie d'une profonde réflexion méthodologique.

En effet, il est l'un des rares enseignants pour lequel la « MÉTHODE » ne constitue pas une part marginale ou accidentelle de sa tâche. Pour chaque discipline intellectuelle, il y a une application dans le monde des choses qui transforme immédiatement l'enseignement en une pratique qui le capture et se l'adapte.

Or, dans le cas de la Philosophie ou de la Culture, la finalité première est un DIALOGUE avec un interlocuteur. Notre père à tous est Socrate et, jusqu'aux plus récents beaux penseurs philosophiques, ils sont tous d'abord des enseignants !

Cela explique l'importance d'une méthode qui n'est jamais une adaptation scolaire « d'autre chose », mais qui est solidaire et inscrite dans l'exercice profond de l'exposition et de la conviction.

Parler de méthode et de dissertation, pour le domaine culturel et philosophique, c'est parler de l'existence même de la réflexion. La méthode est, au sens étymologique, le « chemin ». Et c'est dans ce sens d'accompagnement de la pensée et d'accouchement d'un sens que nous proposons une méthode de la dissertation.

Toutes ces raisons imposent certaines restitutions de droit. Il y a, en effet, des règles et des outils, des moyens et des buts très précis dans cette construction intellectuelle. Notre espoir, dans le travail que nous proposons, est bien de réconcilier l'étudiant avec cet exercice qui lui semble toujours livré à tous les hasards, auquel cas il deviendrait rapidement une insulte à l'effort et au sérieux. Cela est inacceptable parce que c'est faux, et nous allons tenter d'en apporter la preuve : une dissertation de philosophie ou de culture générale est un exercice précis, normé et qui peut être maîtrisé par un apprentissage clair.

Pour que les conseils et les opérations soient claires, concrètes et explicites, nous avons décidé d'illustrer et de proposer des corrigés, en un mot d'écrire des « copies ». Toute dissertation, nous le montrerons, est une œuvre de pensée personnelle (et non pas « subjective »). Au cœur de la réflexion la plus raisonnée, c'est l'auteur qui fait ses choix et personne ne peut penser à sa place. Chaque lecteur recevra donc les exemples de cette méthodologie comme des échantillons du « COMMENT IL FAUT S'Y PRENDRE », et ne surtout pas croire que c'est « CE QU'IL AURAIT FALLU ÉCRIRE » !

Une vraie méthode permet à la pensée de se déployer. Et s'il y a beaucoup d'amour pour les concepts et pour le monde qu'ils recouvrent, la dissertation devient ce dialogue intelligent et passionnant avec un lecteur qui comprend de quoi on lui parle et comment on lui en parle.

Philosophie ou culture générale ?

Y a-t-il plusieurs dissertations ou plusieurs méthodes pour bien réfléchir ?

Il est nécessaire tout d'abord de préciser au lecteur de cet ouvrage que cette méthodologie peut s'appliquer avec le même souci d'efficacité et de pertinence à la dissertation de Philosophie de Terminale qu'à la dissertation de Culture Générale des Classes préparatoires. La différence, elle existe et elle est importante, réside essentiellement dans l'ampleur du développement argumenté et dans l'exigence de profondeur de la palette historique et culturelle proposée.

En effet il y a nécessité d'établir les liens étroits qui existent entre ce que l'on nomme dans la tradition culturelle et scolaire française : d'une part, « la philosophie » et, d'autre part, « la culture ».

Le rôle de la philosophie est d'interroger le sens et la légitimité des concepts. Elle est une volonté de définir le sens et, à travers lui, d'interroger la valeur des propositions. Il y a dans l'esprit philosophique une exigence rigoureuse d'examen et d'analyse de l'exercice même de la pensée. C'est, en effet, un travail de réflexion au sens propre du mot : on s'interroge, en philosophie, sur la signification de ce qui est dit ! Il y a de ce fait une attitude plus technique chez le candidat-philosophe. Il recherche la cohérence entre les DÉFINITIONS, il analyse la cohérence entre elles, et il s'interroge sur la valeur de ce qui est affirmé : « ce que j'affirme (ou que l'on me propose), qu'est-ce que cela vaut ? ». Dans le fond, quelle est la question du jeune candidat face à la dissertation de PHILOSOPHIE : « Mais qu'est-ce donc que Philosopher ?... Qu'est-ce qu'on attend de moi ? Mais que faut-il donc faire finalement !!! » On pourrait dire, sans se tromper, que bien philosopher, ou véritablement philosopher, c'est ÉCOUTER CE QU'ON DIT et être capable d'EN RENDRE COMPTE, l'EXPLIQUER, en FONDER LA LÉGITIMITÉ (est-ce juste de dire cela et qu'est-ce que ça implique ?). Il y a dans la dissertation une raison d'être fondamentale : on y définit les mots.

La culture, quant à elle, renvoie à plusieurs repères : tout d'abord un corpus, une histoire des idées qui est la prise en charge du matériau de cette interrogation sur la pensée que nous évoquions plus haut en termes de philosophie. La culture impliquera donc une maîtrise à travers le temps du débat contradictoire qui s'est livré et installé sur le compte des idées, des interprétations du monde et de la définition de l'homme dans ce monde. Mais plus encore. La culture, c'est surtout l'intelligence de cette histoire qui ne doit pas devenir une érudition stérile. Avoir de la culture c'est être capable de déterminer ce qui oriente et qui sous-tend les propositions que se donne une époque ou un lieu. Il y a dans cette idée de culture la volonté de comprendre, de rendre cohérente la simple succession chronologique des idées. La culture est une « qualité » du savoir et non sa pure information ou quantification. Avoir de la culture, c'est en effet donner du sens aux savoirs, et ainsi ne pas se limiter à leur simple énumération.

Ces deux rapides définitions sont toutefois véritablement claires dans leur différence. La philosophie, dans sa rigueur d'analyse est indispensable à la culture car, sans elle, elle ne serait que connaissance morte. Elle en examine les paroles et elle en extrait les significations, elle détermine ses orientations et elle en dévoile les présupposés, elle l'inscrit dans un système de valeurs et explicite ses concepts. Mais cette même philosophie, sans la culture, ne serait que rhétorique sans chair, elle ne serait qu'argutie savante, rhétorique et verbiage, confinant rapidement aux jeux de mots. Sans la culture et la vie qu'elle véhicule et qui l'habite, sans le bruit et le désordre des hommes qui portent la pensée, sans les volontés ou les folies qui ont animé ces hommes, la philosophie se réduirait rapidement à une glose formaliste.

Ainsi, il n'y a pas d'opposition ou de distinction rédhibitoire entre la dissertation de philosophie et celle de culture générale. La première convient bien à la pédagogie de la maîtrise de la pensée conceptuelle dans ses rouages et ses articulations fondamentales. Elle répond à l'apprentissage de la réflexion autonome et la manipulation critique des outils intellectuels. La seconde, sur cet acquis et sa pertinence, peut se permettre de prendre pour objet les différents moments de la pensée vécue pour les mettre en perspective avec leurs limites, les faire résonner à leur contestation ou porter l'analyse sur leurs conséquences. À ce titre, il est vrai, la Dissertation de Culture Générale aura une ampleur dans la palette de connaissances qui lui sera propre. Elle aura droit à interpellier et à offrir comme florilège de l'humanité, autant la philosophie à titre technique que les sciences exactes, la littérature, les sciences humaines, comme l'anthropologie, la sociologie ou l'ethnologie, la pensée politique ou économique, les œuvres d'art, le cinéma ou les faits de société, en un mot elle pourra intervenir partout où l'homme donne de la pensée, conceptualise son action ou son expérience et où, enfin, il agit.

Première partie

Introduction

Pour en finir avec une rumeur : la « loterie »

I. La dissertation est une entreprise intellectuelle qui obéit à des règles

A. *La dissertation a pour but l'examen de la pensée en exercice*

Une tâche impérative qui incombe aux pédagogues est de **revenir sur cette rumeur** qui laisserait croire qu'en philosophie ou en culture générale, quoi que l'on fasse, quels que soient le sérieux, l'application et le travail du candidat, le jour de l'épreuve et, pire, le jour de la correction, tout et son contraire peuvent se passer dans l'appréciation et donc la note.

Il faut au contraire réussir à convaincre le candidat que la dissertation est **un exercice de pensée rigoureux** et parfaitement précis, identifiable par sa spécificité dans l'ensemble des productions scolaires (peut-être, verrons-nous, par son aspect précisément suprascolaire!), à côté de la dissertation de Lettres ou de l'exposé personnel.

Cet exercice **a des règles. On peut y définir des outils et il y a des buts** qui président à sa conception, à sa construction et à sa communication. On peut apprendre à le faire et à mesurer précisément la réussite atteinte.

Mais aucune conviction ne se fera sans une véritable réconciliation avec cet exercice lui-même, tout autant qu'avec sa destination. Trop d'élèves ou d'étudiants (peut-être tous) acceptent de se livrer à cette épreuve avec la profonde certitude qu'il s'agit là d'une opération spéculative auto-satisfaisante, et qui est incapable d'avoir une réalité, d'un sens ou d'un usage qui le justifieraient hors de la « salle de classe » !

Or, il faut faire le pari de démontrer que c'est **un exercice qui a une fonction** précise, une tâche bien concrète et particulière à atteindre dans le champ culturel. Ce n'est pas un propos inspiré, mais une réflexion, un travail d'analyse et d'examen critique qui fait suite à un type particulier de questionnement : celui sur la validité ou légitimité de la pensée.

La pensée existe sous forme d'un ensemble de **principes** de raisonnement qui sont posés comme déterminants, elle a une **logique** qui ordonne selon des choix les éléments de cette argumentation, elle est portée par une méthode et elle est un choix purement intellectuel et extérieur au sujet examiné. La réflexion de la dissertation n'est pas du tout soumise aux présupposés qui détournent les arguments, pas plus qu'elle ne privilégie ou occulte certains d'entre eux. La dissertation, enfin, ne dépend pas d'une culture particulière, et surtout elle n'est pas jugée par la mythique « opinion du correcteur ».

B. Un souci scientifique

De toute évidence la dissertation de philosophie ou de Culture Générale a pour tâche d'examiner et d'analyser, comme l'homme de science le fait sur ses problèmes spécifiques. Le philosophe questionne et « démonte » les certitudes pour en déterminer la recevabilité. Il faut que le candidat sache qu'il y a un certain nombre de problèmes, que nous déclinons et justifierons dans la partie qui leur sera scrupuleusement consacrée, qui ne peuvent tomber (encore, peut-être) sous l'autorité des sciences exactes, dites « de la nature ». Ces problèmes sont ceux nés de **l'inquiétude, du sens ou de la valeur**. « La conscience de la mort » ou « la définition de la justice » peuvent illustrer ce champ de notre existence dans lequel les réponses péremptoires et les conclusions définitives sont si précaires ou tellement problématiques, mais où, cependant, l'importance est colossale. Sur ces enjeux la réflexion philosophique et culturelle est attendue avec profondeur, et non comme un verbiage émotionnel ou une profession de foi particulière. On attend un esprit scientifique, c'est-à-dire une volonté de **rechercher des causes**, d'analyser des **conséquences**, d'interroger la **légitimité** d'une affirmation (*qu'est-ce qui nous donne le droit d'affirmer que...*), d'apporter **des raisons** à une prise de position, d'approfondir des **explications**, de défendre des **propositions**, de soulever des **paradoxes** ou des **contradictions**, de savoir atteindre et démontrer les **limites** d'une pensée...

II. Contre l'idée de délit d'opinion

La copie de philosophie et de culture générale a donc une place et une réalité définissable et parfaitement concrète dans l'esprit des enseignants. Or une tradition coupable accuse le correcteur de parti pris ou de délit d'opinion, ce qui le rendrait susceptible sur ses propres attentes et prises de positions, évaluant la note par un « **d'accord/pas d'accord** » !

Cela est impensable en regard de ce qui vient d'être décrit. Mais plus encore, de ce que les candidats appellent *l'opinion dans la dissertation*. L'opinion, la doxa pour Platon, c'est précisément ce qui est à examiner et à mettre en perspective critique. Cela pourrait même être une définition de l'attitude philosophique, car elle désigne ce qui n'a pas été fondé en raison, ce qui n'a pas, ou pas encore, été soumis à l'examen probatoire de la réflexion.

Donc ce qui est attendu, jugé et noté c'est la capacité du candidat à ordonner une argumentation cohérente, suffisamment complète et logique pour qu'une proposition purement affirmative ou hypothétique de départ devienne une « idée », c'est-à-dire une pièce de réflexion comportant ses défenses et justifications, rendant compte de sa légitimité et capable de présenter l'ensemble des raisons qui permettent de l'accepter.

À partir de là, le candidat peut **affirmer ce qu'il veut** (et il ne pourrait pas vouloir n'importe quoi en tenant compte des exigences précitées). On peut utiliser dans une dissertation la pensée du marquis de Sade, les textes de Karl Marx ou reprendre les preuves de l'existence de Dieu de Descartes, si, et seulement si, ces éléments s'inscrivent dans une argumentation qui les dépasse et les justifie s'ils participent comme ARGUMENTS à un raisonnement qui vise une question (la problématique !).

Prenons le cas du sujet suivant : *Puis-je avoir peur de moi-même ?*

Ma proposition à un moment donné du devoir pourrait être celle-ci :

En effet je peux me faire peur par la volonté que je sens en moi de détruire l'autre, de le réduire à l'état d'objet et de jouir de la puissance que me donne la force que je peux lui imposer impunément. Excitation et ivresse d'un pouvoir qui pourrait être livré à sa seule évaluation et à sa seule justification, comme le préconise le marquis de Sade, niant le respect que je dois à une personne...

Si mon travail sur cette proposition s'arrête là, avant de poursuivre sur une autre affirmation (une opposition brutale et frontale, par exemple sur la compassion présente en l'homme, d'après Rousseau, dès l'état de nature...), je risque fort d'avoir une marge négative, un coup de stylo rouge mettant en relief le caractère péremptoire de ces propos qui ne valent pas plus que n'importe quoi d'autre, ou se donnent des airs de provocation pour le moins adolescente! Mauvaise annotation pour « affirmation gratuite », que j'interpréteraï comme un désaccord frileux avec l'audace subversive de mes propos politiquement incorrects!

Qu'attend le correcteur pour apprécier exactement le même fond ?

Proposons ceci :

Ce qui est effrayant en moi, c'est la possibilité de transgresser tout ordre moral, toute position de normes, sociales ou individuelles, par la seule capacité de la conscience à se sentir maîtresse de sa liberté, capacité d'affirmer cette solitude du refus, insurrection contre toutes les causalités qui ne peuvent rien contre la détermination de la volonté.

Dire « Je » c'est s'inscrire comme cause de sa volonté et poser le refus comme toujours possible.

À tout moment je peux donc renoncer à ce contrôle qu'exerce sur moi l'ordre collectif, serait-il intériorisé.

Cet ordre mutile mes possibilités, il écrase ma puissance et nie les dimensions naturelles de mon individualité. Respecter l'autre, et le marquis de Sade l'a très fortement montré dans *Philosophie dans un boudoir*, c'est accepter de se limiter dans l'expansion de son être et c'est un renoncement au déploiement de soi et de son authenticité, au profit d'un être de moyenne et de soumission.

À tout moment je peux briser et nier les valeurs par lesquelles la dignité et le respect s'imposaient comme nécessaires ou naturels.

Alors contre toutes les raisons, cette barbarie, qui m'habite et guette sous mes actes et sous mes retenues, peut exploser et faire valoir la jouissance que je peux tirer de la domination de l'autre dans son humiliation. Elle peut même me convaincre de la nécessité d'une libération et d'une réalisation plus complète de moi-même par cet abandon du respect qui apparaît contre nature.

Alors cette puissance que j'abrite m'effraie, car elle peut me tenter à tout moment par les mirages de la jouissances contre les valeurs humaines élémentaires.

On voit dans cette version, l'effort qui est fait sur chaque proposition de fournir une explication, une cause à l'affirmation, ce qui en fait une « observation technique » et non plus une provocation gratuite.

Autre exemple pour le sujet : *Que signifie faire preuve d'humanité?*

Si je propose :

Faire preuve d'humanité, c'est porter en soi la marque de la création de Dieu. L'âme et la certitude de la foi suffisent à rendre ma conscience capable de se sentir porteuse de valeurs que le Seigneur y a déposées à ma naissance.

Il va sans dire que, quelle que soit la foi du correcteur, elle ne suffirait pas à mettre une bonne appréciation pour ce passage, s'il devait s'arrêter à cette confession. La légitimité et la dignité d'une proposition ne font pas une justification philosophique.

Qu'aurions-nous attendu ?

Si la qualité « d'humanité » doit faire apparaître cette conscience d'unité et de fraternité qui unit les trois définitions du terme : humanité/ensemble des hommes, humanité/qualité de ce qui fait l'homme et humanité/altruisme, il faut bien que cette preuve que nous cherchons soit déjà décelable dans la prise en charge par chacun de sa solidarité avec tous.

Ainsi la foi en un créateur devient la clef de voûte de cette aspiration unique dans la nature vers un absolu, et l'explication en même temps de cette intime certitude que chacun de nous s'inscrit dans un tissu nécessaire.

L'importance que prend l'autre dans sa valeur d'*alter ego* renvoie à l'idée d'une souche commune et d'une destination qui nous lie.

La présence de cette reconnaissance en l'autre de soi-même, et par là des valeurs morales et de devoir qui s'en suivent, peut conforter cette intime conviction : chacun est porteur du sens de l'existence et preuve vivante d'une élection dans le monde naturel, ordinairement aveugle à lui-même et seulement « agi » par son immédiateté.

Ainsi, on le voit, tout peut être affirmé dans une dissertation, à cette condition que cette opinion ne soit là que pour subir un travail d'encadrement et d'explications. En cela le but de l'exercice est rempli. Et nous sommes de la sorte invités à nous interroger sur les réels objectifs de cette manipulation qui a moins l'air préoccupée par ce qu'elle dit que par la manière dont ce qu'elle dit est traité.